

# « Il faut partager l'espace avec les autres espèces »

## De nouveaux défis pour les sanctuaires de la nature

*Entretien avec Michael L. Rosenzweig,  
professeur d'écologie et de biologie évolutive à l'université d'Arizona*

---

*Article paru dans Le Monde du 14.02.04*

*Dans votre livre Win-Win Ecology (Oxford University Press, 2003), vous affirmez qu'en biologie de la conservation il faut changer nos stratégies pour éviter une extinction massive causée par l'homme. Pourquoi les jugez-vous inefficaces ?*

Les stratégies habituelles de conservation impliquent de réserver des terres à l'écart des habitats humains. Nous les utilisons comme réservoirs de biodiversité ou nous essayons de les remettre dans leur « état naturel » avant d'en faire des réserves.

Ces stratégies sont fondées sur la théorie de la biogéographie des îles. Comme dans tous les autres types de régions biogéographiques, le nombre d'espèces y augmente avec la surface occupée. Dans le cas des îles, la relation aire-espèces se présente graphiquement comme une courbe (hyperbole) : en effet une petite île contient beaucoup plus d'espèces par kilomètre carré qu'une grande. Cela tient à ce que les îles hébergent une large fraction de la biodiversité des continents. Mais les réserves dispersées dans un « océan » d'habitats humains ne disposent pas de continents pour renouveler les espèces qui s'y éteignent. C'est pourquoi ce ne sont pas des îles biogéographiques au sens propre, mais plutôt de petits continents. Or ceux-ci renouvellent leurs espèces par le très lent processus de la spéciation interne. En conséquence, leur relation aire-espèces est différente de celle des îles. Elle se présente cette fois comme une droite : si les réserves s'étendent sur 10 % des terres émergées, elles ne pourront héberger que 10 % de la biodiversité actuelle.

*Combien de temps pourrait prendre l'extinction de masse qui menace la biodiversité ?*

Sans prendre en compte le réchauffement global du climat, peut-être 100 000 ans. Mais, avec lui, les climats de nos réserves changeront tellement qu'elles ne pourront plus préserver les habitats exigés par les espèces locales. De ce fait, la vitesse des extinctions dans les réserves sera considérablement accrue. La disparition des espèces pourrait ne prendre qu'une centaine d'années.

*Quelle autre stratégie de conservation préférez-vous ?*

Il faut partager l'espace avec les autres espèces. Aménager les habitats humains pour qu'ils accueillent le plus grand nombre d'espèces, au bénéfice également des sociétés locales. En d'autres termes, « réconcilier » l'homme et la nature.

Les hommes font souvent une distinction entre espèces « commensales » et « sauvages », c'est-à-dire entre celles qui - comme l'étourneau sansonnet ou la souris domestique - prospèrent dans les habitats humains, et d'autres qui - tel le pic à tête blanche - ne vivraient

que dans des habitats « naturels ». Mais, avec six milliards d'individus, notre propre espèce est omniprésente sur Terre : les habitats « naturels » non modifiés par l'homme sont très rares, voire n'existent plus. C'est pourquoi je défends l'écologie de la réconciliation, qui permettrait au plus grand nombre possible d'espèces de devenir commensales.

Cela n'implique pas d'abandonner nos réserves. Elles aussi joueront un rôle crucial pour préserver la biodiversité. Mais ce rôle changera radicalement quand nous commencerons à comprendre quelles espèces doivent être protégées dans une réserve, et quand nous aménagerons les réserves à leur intention.

*Pourquoi l'écologie de la réconciliation est-elle moins coûteuse que la mise en réserve ou la restauration d'habitats ?*

Les stratégies de conservation usuelles nous ont habitués à voir la relation homme-nature comme un jeu à somme nulle, impliquant un vainqueur et un perdant. La question est : « Combien sommes-nous prêts à sacrifier pour préserver la biodiversité ? » Mais nous pouvons voir notre relation avec la nature comme un jeu autorisant deux vainqueurs, un jeu « gagnant-gagnant ». Réconcilier les habitats à l'échelle mondiale entravera l'extinction de masse en cours, mais aussi favorisera des systèmes économiques durables.

*Quels types d'activités socio-économiques peuvent favoriser la biodiversité ?*

La liste est sans fin : l'agriculture, la pisciculture, l'exploitation forestière, l'élevage, la chasse, l'écotourisme, etc. La clé n'est pas l'activité elle-même mais la façon dont nous la pratiquons. En voici un exemple : en utilisant des formes plus traditionnelles de croisements que les OGM, les agriculteurs de la ferme de Badgersett dans le Minnesota (Etats-Unis) cultivent des noisettes sans pesticides et produisent deux ou trois fois plus d'huile qu'un champ de soja. Leurs bosquets sont riches en araignées, grenouilles et autres espèces. Le bois des noisetiers stocke le carbone, réduisant ainsi la menace de réchauffement global. Et leurs racines capturent tous les fertilisants ajoutés par les agriculteurs, éliminant ainsi les déchets d'engrais polluants qui causent de sérieux problèmes en agriculture ordinaire.

*Propos recueillis par Anne Teyssède*